

NOÉMIE
WIOREK

LES
CHATS
DES **NEIGES**
NE SONT PLUS BLANCS EN HIVER



HSN

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

NOÉMIE
WIOREK

LES
CHATS
DES **NEIGES**
NE SONT PLUS BLANCS EN HIVER

HSN

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM



FANTASY

Collection dirigée par
Dimitri Pawlowski

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil
contact@editions-hsn.com | www.editions-hsn.com

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2020.

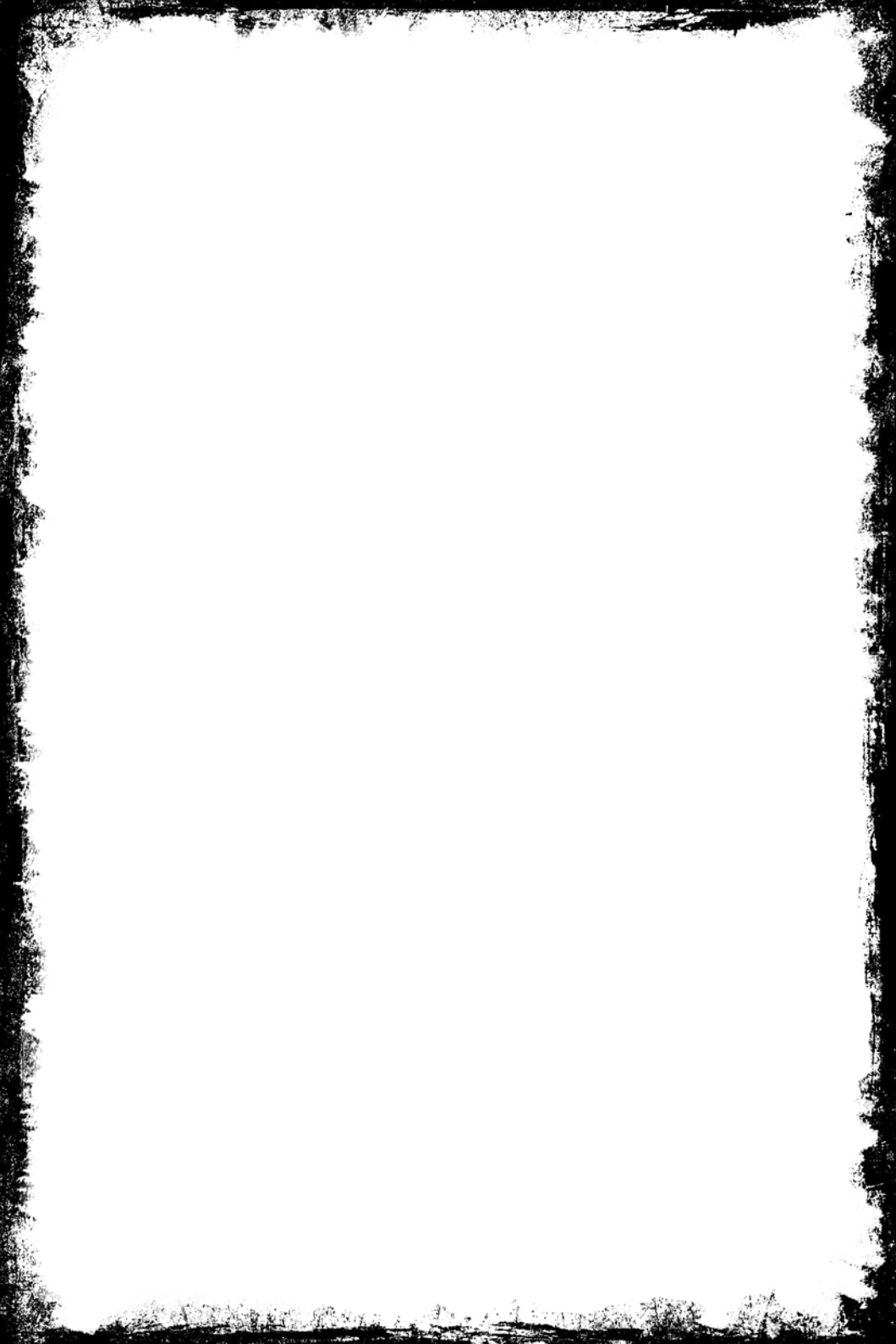
© Illustration de couverture : François-Xavier Pavion

© Illustration portrait auteur : Emile Denis

ISBN : 978-2-918541-68-4

*À Solène ; les années n'émoussent
pas ton soutien, que je n'ai jamais
considéré comme acquis malgré nos
liens, ce qui le rend d'autant plus précieux
à mes yeux, alors merci.*

*« Ne nous abandonnez pas. Nous
vous aimons terriblement,
nous vous mangerons. »
Maurice Sendak, *Max et les
Maximonstres**





PREMIER PROLOGUE

La dernière frontière du monde n'est qu'une immense plaque de glace grise, silencieuse, où poussent des plantes dures comme la pierre. Le vent siffle près de la neige, l'épousant au cœur de falaises abruptes, lèche le lichen et les mousses sur les roches, torture les arbres rachitiques, arrache leur chaleur aux autres créatures si péniblement dressées dans l'immensité immaculée. Liberté et cruauté, les devises du nord, frappées dans le cœur de tous les êtres y survivant.

Dans ce royaume où la férocité est reine, les ours foulent la neige sans crainte, monarques des terres mortes. Leurs gueules dégoulinent du sang des proies fraîchement éventrées, et ils promènent, goguenards, leurs yeux le long d'une ligne d'horizon qu'un soleil pâle parvient à peine à faire rougeoier. L'astre n'arrache aucune larme à la neige éternelle. Souverains aux rares ennemis – comme ces humains aux méthodes tranchantes mais aux coups très mous –, ils n'ignorent en rien leur allégeance véritable au cruel Hiver.

Avoir froid, c'est vivre. Se laisser aller au blanc sommeil, c'est mourir. Les ours retournent chasser d'un pas souple.

Rien ne changera jamais.

Pourtant, cela tomba sur la terre, craché par un ciel sans soleil au milieu des flocons. Ils percèrent les nuages si gris avec la légèreté de plumes arrachées. Personne ne les vit. Les ours ne levèrent jamais le cou. Les chouettes auraient cligné leurs paupières, cependant, elles ne l'auraient fait qu'avec leur inébranlable indifférence.

Lourdes, trop lourdes, les masses blanches s'écrasèrent dans un fracas de chair et d'os qui fit trembler jusqu'aux épines des sapins, tristes témoins muets de leur déchéance. Leur rugissement de douleur fit un instant flancher le vent, devenu muet. Un silence consterné, dégoûté, s'éleva alors, de la part des harfangs, des renards. Des choses venaient de pénétrer sur leur territoire. Ce n'étaient pas des flocons. Ce n'étaient pas des oiseaux. Leur sang souillait le sol, gelait avant même d'avoir tiédi. Le peuple du Nord songeait déjà à les manger, à s'abreuver de leur fluide vital. Toutefois, l'hiver les dévorerait bien avant eux : ils n'obtiendraient que des miettes de chaleur. Cela suffirait. C'était ainsi.

Les êtres ouvrirent de grands yeux bleus, pour les écarquiller avec hébétude. Blanc, blanc, du blanc partout ; sous leurs pattes, sur leurs pattes, dans leur chair. Qu'était-ce que ce blanc ? Ils reniflaient de leurs mufles roses, perdus. Le blanc était froid, si froid ; la poudreuse cueillait leur chaleur avec douleur. Leurs os brisés s'agitaient à chaque expiration dans leurs énormes carcasses pâles ; ils ne parvenaient pas à tourner la tête pour chercher le ciel. Leurs griffes n'éraflèrent pas la plus fine croûte de glace, ne supportèrent leurs corps meurtris par la chute. Cloués, ils découvraient la lourdeur, ils découvraient la lenteur, la froideur, la mort au sol. Leurs ailes recouvertes de fourrure ne battaient plus.

Rapidement, le premier ne respira plus, la gueule ouverte sur un râle silencieux. L'autre pleurait. Et les nuages se refermèrent, impassibles, laissant de nouveau la terre dans la pénombre la plus froide, qui pénétrait jusque dans leurs plaies. Les yeux plissés, les harfangs attendaient encore un peu avant de percer leur chair. Ce n'était qu'une question de temps, et il ne resterait d'eux que le bruit assourdissant de leur chute. Ils n'étaient pas des oiseaux, et pourtant mourraient oisillons.



Daria souffrait du froid plus qu'aucun jour auparavant. Ses pieds trébuchaient dans l'épaisse neige qui l'assaillait de toutes parts, y compris au-dessus de sa tête, dans les arbres massés autour d'elle. Le silence ouaté la terrorisait, mais elle demeurait coite, de peur qu'en chantant pour se donner du courage, le peu de chaud qui lui restait dans le corps s'échappe par sa gorge et la condamne. Les lèvres gercées, elle s'accrochait à une seule pensée : *« Je ne veux pas mourir, pas ici, pas maintenant. »*

Pourtant, chaque matin, son père l'envoyait plus loin, toujours plus loin, sans cesse plus loin, dans la brume et la neige. Vêtue de sa tunique élimée doublée de fourrure, Daria rassemblait son courage et allait affronter ce monde hostile. La petite fille le savait aussi bien que ses doigts noircissaient à mesure des bois franchis : il n'y avait rien au-delà du Nord, rien sinon la mort. Elle trouvait de moins en moins d'arbres, et les lemmings qu'elle prenait parfois plaisir à observer s'esquivaient à sa vue. Avancé si péniblement, quelques maigres fétus entre ses bras engourdis, elle retenait ses larmes. Elles lui brûleraient le visage, elles creuseraient des sillons jusqu'à l'os. Mais s'en rendrait-elle seulement compte ?

Un bruit, un sursaut. Daria sentit son cœur s'agiter dans sa poitrine. Lynx, ours, loup, renard ? Qui voulait la tuer ? *« Pitié, par Pyroar, pas une sorcière... Elle va me tuer, me dépecer. Elle va m'arracher les cheveux, comme elles l'ont fait pour Andrzej. »*

Mais une peur plus intense la força à se remettre en marche : celle de son père. Le gel arrachait autre chose que la chaleur, apparemment. Même les fleurs dans sa mémoire lui paraissaient tièdes. Et Rocaille, ce pays qu'elle pensait ne jamais oublier, s'effaçait peu à peu. Il lui semblait n'avoir connu que les frissons, désormais. Sa mère devenait de plus en plus absente, sa chair plus blafarde encore, et ses lèvres de plus en plus bleues. Bogdan, le fils

du charpentier, la dévisageait d'un regard vide lors de ses visites. Avant, ses yeux pétillaient lorsqu'il lui parlait.

Non, Daria ne devait pas y penser. Sa propre peau blanchirait, si elle s'égarait. Elle ne devait pas réfléchir, elle devait marcher, encore marcher, et trouver du bois. Le bois, c'était le feu, et le feu, c'était la fin du froid. C'était ça le plus important. Mais elle ne pouvait empêcher son esprit de ruminer : pourquoi son père avait-il suivi si aveuglément le comte Pelvia, et suivait-il encore ses ordres, alors qu'ici, il n'y avait rien de ce qu'il avait promis ? Bien sûr, cet homme était bienveillant, il leur fournissait de la nourriture, parfois des vêtements, des pièces d'argent, et tuait de sa longue épée les loups qui s'approchaient de trop près du village. Cependant, Daria trouvait que cela ne servait à rien : les loups revenaient toujours, les mêmes frissons lui collaient à la peau au réveil, chaque matin. « *Je crois que les hommes ne peuvent rien faire contre les animaux et le froid.* » Et pourtant, leurs yeux continuaient de briller lorsqu'ils contemplaient le Nord et songeaient aux merveilles qu'il gardait en son ventre.

« *Nous recommençons notre vie ici, loin de Rocaille et de ce maudit roi, clamait le comte Pelvia. Certes, la vie y est difficile, mais que vaut un peu de souffrance face à la liberté ? Mon père voulait cela pour son peuple, c'est pour ça que vous l'avez suivi. Et que vous me suivez maintenant.* » Et son propre père opinait énergiquement du chef, pendant que Daria continuait d'alimenter le feu, ne tressaillant même plus lorsqu'il lui piquait les doigts.

Mais comment arracher leurs secrets aux renards ? Son père rentrait bredouille, prompt à frapper les siens pour se réchauffer. Il cherchait des choses qui n'existaient peut-être pas, et Daria ne trouvait plus de quoi faire survivre sa famille. Rocaille lui manquait tellement. Comme la couleur verte. Les arbres étaient noirs et blancs ici, et les branches si froides qu'elles ressemblaient à des os. Autrefois, à Rocaille, son frère aimait jouer avec ces mêmes branches, battre les blés, la taquiner au bord des rivières, confectonner des armes inoffensives.

Et après le long voyage, le bateau par-delà la mer, le village aux hommes silencieux, encore un voyage, animé par des promesses dorées et argentées. La maladie et la mort. Le cadavre de son frère que l'on avait dû abandonner sur une colline, car aucune

main n'arrivait à percer le sol. Elle savait que les bêtes l'avaient dévoré.

Daria sentit les larmes monter à nouveau, et elle les contint en se concentrant sur le vol délicat d'un oiseau. Noir et minuscule dans un ciel aussi pâle que le sol. Elle ne voulait pas mourir ici, mais chaque matin elle ouvrait ses yeux avec plus de difficulté, les paupières collées. L'oiseau décrivait de lentes courbes ; il paraissait observer quelque chose, en contrebas. Des plumes, c'était si fin, comment les oiseaux pouvaient-ils survivre ici ? Elle s'arrêta, le cœur battant au bord des lèvres gercées.

Daria ne savait pas ce que c'était, mais elle le vit. Un monticule compact, immobile dans le vent givré. Vu la masse, dissimulée dans le vent, elle pensa à un ours, et elle crut être condamnée. Toutefois, cet ours ne bougeait pas. Un long moment passa, où elle resta bien vivante et frigorifiée. Intriguée malgré elle, attirée par la perspective de découvrir la carcasse d'un renne, elle s'avança, ses pieds râpant la neige. Cela gémissait d'un grondement sourd, cela s'agitait faiblement. Ses maigres fétus ne pourraient pas la défendre, mais elle les serrait de près. Le sang emplissait sa bouche ; elle s'était mordu la langue. Le goût ne la dérangeait pas. C'était tiède, comme une flammèche.

Deux immenses yeux l'épinglèrent alors. Daria en eut le souffle coupé ; ces yeux, de la même couleur que le bleu du ciel oublié de sa patrie. Cela la regardait. Et ce museau rose la reniflait, ces oreilles cachées dans une longue crinière soyeuse l'écoutaient, cette patte aux coussinets craquelés se tendait vers elle, ces grandes ailes blanches, épuisées, battaient pitoyablement. Cela ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait, sauf peut-être vaguement aux chats des neiges, ces bêtes qui hantaient le lointain et ne partageaient en rien la majesté de la créature. Les petits félidés l'observaient toujours à bonne distance, sans bruit, guère menaçants, mais Daria savait qu'ils pouvaient attirer les humains dans leurs pièges, pour les dévorer ensuite dans une crevasse, à l'abri des regards et du vent. Cette chose fracassée allait-elle les imiter ?

« *S'il te plaît... petite créature... aide-nous.* » Oui, Daria entendait bien la voix, veloutée, vrombissante. Cette chose avait besoin d'aide, elle ne voulait pas la manger. À mesure qu'elle s'approchait, Daria éprouvait une sensation étrange, comme un vertige.

Cependant, elle l'écarta sans mal : l'éclat de la fourrure l'attirait irrémédiablement. Elle rêvait peut-être, et quel rêve bizarre, certainement soufflé par la bouche acide d'une sorcière. Daria en lâcha ses bouts de bois, et toucha timidement la peau scintillante. Il fallait trouver les blessures, et les apaiser avec de la neige.

La douce chaleur la fit violemment sursauter. Ses doigts s'accrochèrent aux poils tièdes, ses ongles s'incrustèrent dans la peau veloutée, la percèrent. Le monstre gémit, s'enfonça dans la neige dure, sous l'œil indifférent de la petite Daria, les doigts maculés de sang.

— Vous êtes le soleil, n'est-ce pas ? Vous êtes le soleil...

Elle colla sa joue gelée contre la peau, et sourit à en faire craquer le gel sur son visage. Le froid s'en allait, le froid fondait. Le sang, rose, rouge et blanc, vie et lumière, s'infiltrait dans ses manches en fourrure de renard. Une petite flaque, une petite mare, qui mangeait la neige. Elle s'en maculait le visage, ses traits enfantins.

— Eldan vous envoie, il a entendu mes prières... L'hiver va disparaître... Père sera tellement heureux... Plus personne ne mourra jamais de froid. Vous êtes le soleil...

Daria sentait la froideur de son visage disparaître... Les gouttes roses sur ses lèvres fondaient comme des perles de feu. Elle commençait à se souvenir du soleil si doux. On pouvait savourer ses rayons en pêchant au bord de la rivière. Là-bas, Bogdan adorait la taquiner en l'aspergeant d'une eau lumineuse. Lui non plus n'aurait plus froid. Il sourirait de nouveau.

Sa bouche chercha machinalement le contact du sang, et tel le plus délicieux des jus de pomme de la ferme de son oncle, sur les bords des rives de la Rocaille, Daria s'en abreuva goulûment.

Au loin, les chats s'enfuirent, effrayés. La neige fondait sous les corps mourants, sous les pieds de Daria ; elle fondait et laissait voir une terre boueuse et informe.

Elle fondrait pendant des siècles. Les ours s'y noieraient.

SECOND PROLOGUE

Un demi-millénaire passa.

About de souffle, les mollets en feu, Svetlana courait du mieux qu'elle pouvait dans les couloirs étroits, recouverts de tapisseries enténébrées, mais cela se révélait plus difficile que prévu.

Déjà, à cause des cris du chiard dans ses bras. Et surtout, la blessure qui imbibait généreusement son épaule la démangeait pas mal. À dire vrai, la chaleur de son propre sang ne la gênait que peu : en sa qualité de guerrière, cette chaleur l'accompagnait souvent, féroce, comme un petit animal accroché par les crocs dans sa chair.

Mais Svetlana n'en pouvait plus de ce mioche braillard. De son passé, les enfants se distinguaient déjà comme les compagnons les plus cruels, et même étant même elle les détestait déjà, tel un chat haïssant aimablement ses semblables.

Confiant à ses pieds le soin de la guider, Svetlana observa avec agacement le minuscule visage flétri. Ses propres mains tachaient les draps soyeux entourant le petit corps. Ses doigts jouèrent sur le cou aux multiples plis grassouillets. Noir n'aurait pas dû lui demander de le ramener vivant ; cela aurait épargné ses oreilles, et elle y tenait bien plus qu'à cette chair gigotante. Mais une pensée en particulier l'arracha à ses envies morbides.

Celle du Second, cette voix proche de ses tripes. Svetlana visualisait très bien sa longue tresse laiteuse et ses sourcils trop souvent froncés ; ne serait-ce que sur elle. Oh, bien sûr, son visage

se distinguait par d'autres manières, mais ici, difficile de rester concentrée très longtemps. Les cheveux blancs s'accrochaient comme un talisman dans un coin de sa caboche. Là-bas, chez elle, Svetlana savait que le Second comptait sur elle, et cette pensée redoubla ses forces. Non, Svetlana n'appartenait plus au petit peuple crasseux des rues, d'où l'avait tirée le Second ; elle se dressait en tant que soldate des ténèbres, héraut de la noirceur. Noir lui touchait parfois le crâne avec ses griffes, mais cela l'emplissait moins de bonheur que lorsque le Second la félicitait avec un sourire.

On n'avait qu'à dire que le Second était là, avec elle, et non pas auprès de Noir, à attendre son retour.

Sa stature la protégeait de son ombre. Cela la reconfortait, car elle savait qu'aucune épée ne pouvait venir à bout du Second. *Immortalité* : un mot inventé pour son dos. La blessure de Svetlana devenait lointaine, presque douce, diffusant une torpeur lourde dans son bras. Il lui demanderait si elle allait bien, elle répondrait bravement qu'elle souhaitait juste rentrer chez eux.

Svetlana n'aimait guère quitter les grottes aux odeurs si délicatement putrides. Il fallait un certain nez pour capter toutes les senteurs de moisissures, de fourrure humide, de roche mouillée. Il fallait aussi un certain temps pour apprécier la rudesse de ces murs ; la promesse d'une griffure sur la paume à la moindre caresse. Les parois ne tremblaient jamais, et, bercée par les effluves minéraux, Svetlana s'oubliait elle-même, comme emmaillotée de pierre. Elle détestait s'en extraire, sauf pour se battre, surtout, aux côtés du Second. Rien ne paraissait trop dangereux, stupide ou insensé près de lui : surtout pas la bagarre, ou les missions confiées par Noir.

Avancer derrière le Second lui suffisait, mais maintenant, dans cette forteresse sinistre, Svetlana ouvrait la marche, fière. C'était sa quête, son honneur. Noir ne lui parlait jamais ainsi, d'ordinaire. Svetlana se savait pas très futée, toutefois elle percevait bien le vrombissement des ténèbres dans la voix de leur maître, plus fort que lorsqu'elle contemplait les crevasses sans fond. Elle se méfiait de lui, son respect se nourrissant uniquement de la profonde dévotion du Second pour Noir. *« Hélas, le Second ne pourra pas t'accompagner. Tu es la meilleure pour cette quête. Nous t'accordons notre entière confiance. Tu les effraieras avec ta fièvre. Ils ne pourront que reculer devant les ombres en marche. »*

Cela dit, ils ne reculaient pas vraiment. Maintenant, on la traquait comme une bête, pistée par les pleurs et les gouttes de sang. Toutefois, cette situation ne lui déplaisait pas. Secrètement, Svetlana attendait le moment où la proie se transformerait en prédateur ; elle adorait lorsque l'on saisissait son poignet en pensant lui coller une trempe bien méchante, alors qu'elle était prête à plonger ses dents patiemment aiguisées dans leur chair.

Un garde se présenta soudain devant elle. L'alerte gagnait les étages de la forteresse. Bientôt, Svetlana serait aussi vulnérable que des rats dans le conduit d'une cheminée.

Et cela n'avait rien de drôle ; cela finissait toujours par sentir la chair brûlée.

Abstraction de la douleur, léger saut en arrière, et Svetlana dégaina son épée, qu'elle planta sans attendre dans le cou gros et gras du soldat. « *Que des gens bien nourris, ici, dis donc.* »

Un de moins ; elle sourit, satisfaite. Ils brandissaient leurs armes, mais n'arrivaient pas à la toucher. Leur sang, faible, impur, corrompu, tourné, se superposa au sien, et elle se sentit revigorée. Mais il ne fallait pas tarder, surtout pas. Elle reprit sa course, le souffle court et les muscles brûlants. Vivants.

L'enfant n'en pouvait plus de hurler, comme s'il essayait de cracher son âme. Svetlana laissa passer une grimace de dégoût ; rien ne calmerait jamais cette petite source impure de chaos. À l'idée de ramener cet être dans les grottes, de troubler de ses hurlements l'écho paisible des murs couverts de mousse, elle sentit un long frisson investir sa poitrine. Les raisons exactes de cet enlèvement, elle ne s'en souvenait plus, comme de tant d'autres choses, mais Noir avançait toujours d'excellents arguments, surtout si elle finissait couverte de sang, derrière le Second, ou derrière son ombre. « *Tu verras, ce sera facile.* »

Svetlana s'arrêta au détour d'un couloir ; les flambeaux éclairaient chichement son visage. Les statues léonines se nimbaient de la lueur des flammes et affichaient des grimaces voraces. Quelle idée de se retrouver ici, entre ces parois de pierre infestées de parasites. Et puis, elle ne comprenait pas tout aux élucubrations de Noir. Mais il lui avait offert une épée et une couverture. Et elle aimait bien ses idées.

Cependant, celle-là lui paraissait plutôt dangereuse, surtout pour sa propre survie. Se souvenir ressemblait à saisir un

vieux rêve ; gros papillon. Voyons, oui. Venir dans le palais royal présageait une certaine inconscience, mais de cette manœuvre dépendait le sort du monde. Noir aimait bien clamer ce genre de choses en dessous des voûtes minérales et entendre résonner sa voix jusqu'à la plus petite pierre, la plus petite mousse blottie sur la roche. Voilà. Cet enfant les tuerait, *la* tuerait. Même si elle n'y croyait qu'en riant, il pourrait aussi tuer le Second. Oui, comment pouvait-elle oublier cela ? L'enfant braillait peut-être pour détourner son attention. Mais cela ne marchait pas avec Svetlana, pas avec ses bons yeux et son bon sens. Cet enfant était mauvais.

Soudain, l'odeur de la sueur des hommes ; cette odeur si détestable. Affolée, Svetlana lâcha l'enfant pour l'échanger contre son épée et n'eut que le temps de s'écraser contre le mur. Elle se retrouva aux prises avec un soldat déboulé des ténèbres orangées des couloirs. Ils attendaient dans l'ombre, comme des rats. Maudits chiens, bêtes sans conscience, tueurs, violeurs... Chaque giclée rouge la soulageait un peu plus. Ils se déversaient de toutes parts, la menaçaient de plus en plus de leurs masses. « *Mais crevez, bordel de merde ! Crevez !* »

Sous les pointes des épées, Svetlana ressentait celle, plus vive encore, de la frustration. Maudit Noir. Voilà qu'elle était dans un beau pétrin. Elle tournait sur elle-même, s'étouffait avec l'odeur du sang et du métal. Mais le nourrisson ne gisait plus à terre, il hurlait, encore, toujours, par-dessus le fer et les voix des gaillards, dans les bras d'un soldat paré d'une longue cape rouge.

— Par Eldan, le prince est vivant. Tuez-la !

— Grouillez-vous ! Cette sorcière va nous lancer un sort...

Hilare devant leur stupidité, car elle ne ressemblait ni de près ni de loin à l'une de ces satanées sorcières, Svetlana voulut partir en arrière, pour se protéger. Mais le Second, lui, se précipiterait déjà en avant, les yeux braqués sur le chiard. Son dévouement à Noir dépassait l'entendement. Trahir Noir, c'était trahir le Second. Que voudrait le Second ? Sa survie à elle, la mort de l'enfant ?

Ses pieds suivirent le Second. Que pouvaient-ils faire d'autre ? Le Second était le seul à la comprendre, à ne pas retenir sa fureur intérieure, cette folie accrochée à ses veines, pour la voir se libérer, la faire sienne. Si calme, le Second connaissait-il les mêmes affres ? C'était Svetlana qui avait trouvé ce nom, d'ailleurs. Personne

d'autre. Elle trouvait que ça lui allait bien. Noir aimait bien aussi. Tout le monde était satisfait.

Crier ou penser, Svetlana hésitait, mais elle continuait de se débattre avec fureur, pour récupérer le marmot. Noir, elle s'en foutait. Qu'est-ce que le Second trouvait à Noir ? Le Second pourrait conquérir le monde s'il le voulait, par la simple force de son poignet.

Et pourtant, il se contentait de suivre Noir avec une forme de docilité qui répugnait Svetlana. Elle, elle hurlait lorsqu'on exigeait quelque chose d'elle. Le Second ferait n'importe quoi pour Noir : tuer, mourir, mentir. La chaleur explosait dans son corps ; on la perçait, elle perçait en retour.

— Putain, vous n'êtes même pas capables de m'embrocher cette gamine ?

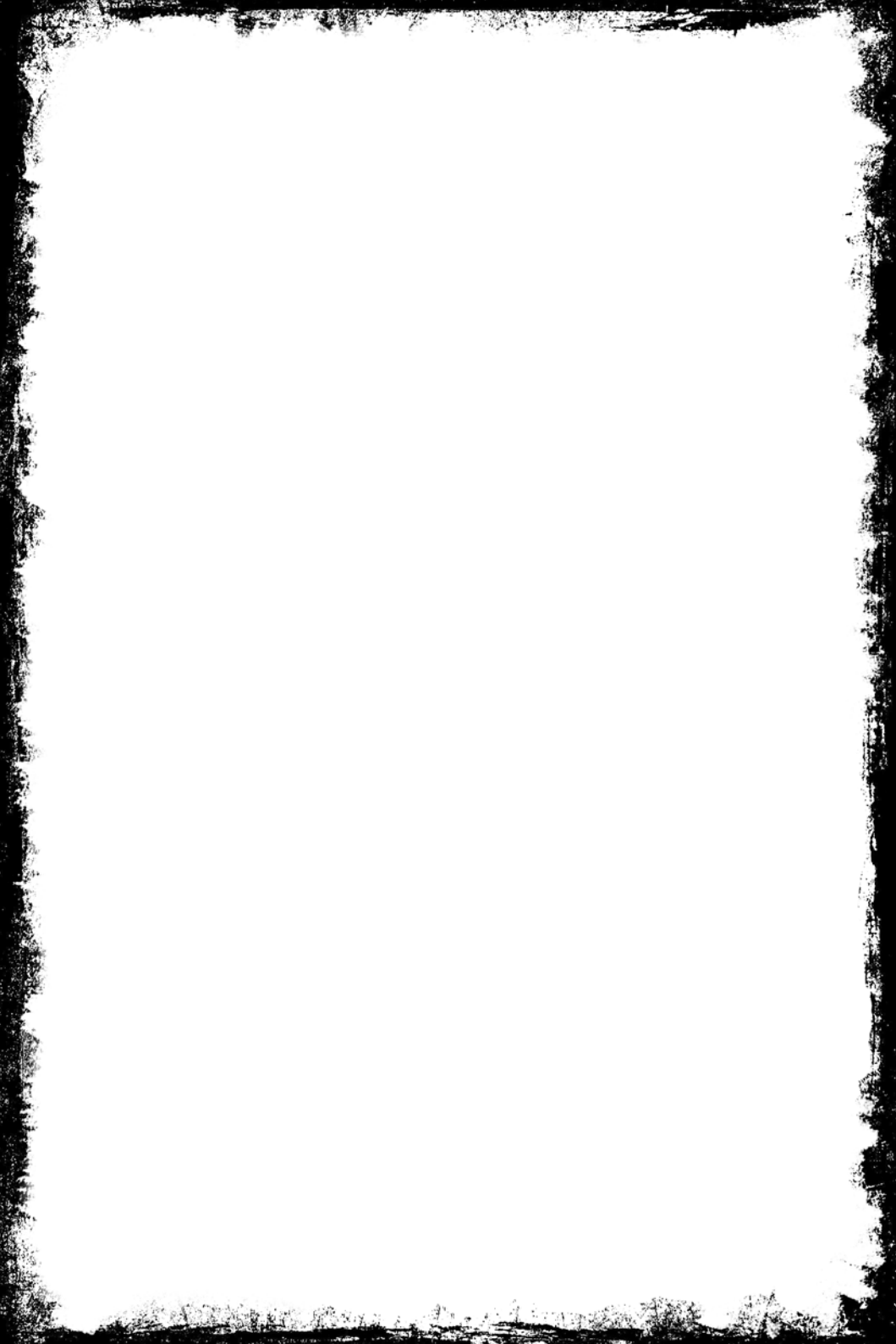
— Capitaine Brayar, cette souillon est un monstre !

Le Second viendrait-il ? Prendrait-il l'enfant ? La chercherait-il, elle ? Elle espérait au moins qu'il pleurerait. Svetlana avait vécu dans la fange, avait choisi son camp, mais sa mort apportait quelque chose au moins, elle qui ne savait que dépouiller. Le Second se souviendrait à jamais d'elle et de son sacrifice. La fureur bouillonnerait jusqu'à la mort dans ses veines : il fallait que ce soit ainsi.

Le sang devenait froid maintenant, ses membres gourds. Elle manqua de lâcher son épée, mais elle tint bon. Elle voulait se réchauffer avec leur maudit sang, leur sang de chiens au service de tous ces crétins qui ne pigeaient rien à rien, qui ne savaient rien...

Aux portes de la mort, Svetlana revit les duels à l'épée avec le Second, les batailles gagnées au nom de Noir, célébrées avec de l'alcool de mousse dans les alcôves des grottes. Elle remarqua un cheveu blanc sur sa tunique rouge, et elle sourit.

La tête, ils visèrent la tête.

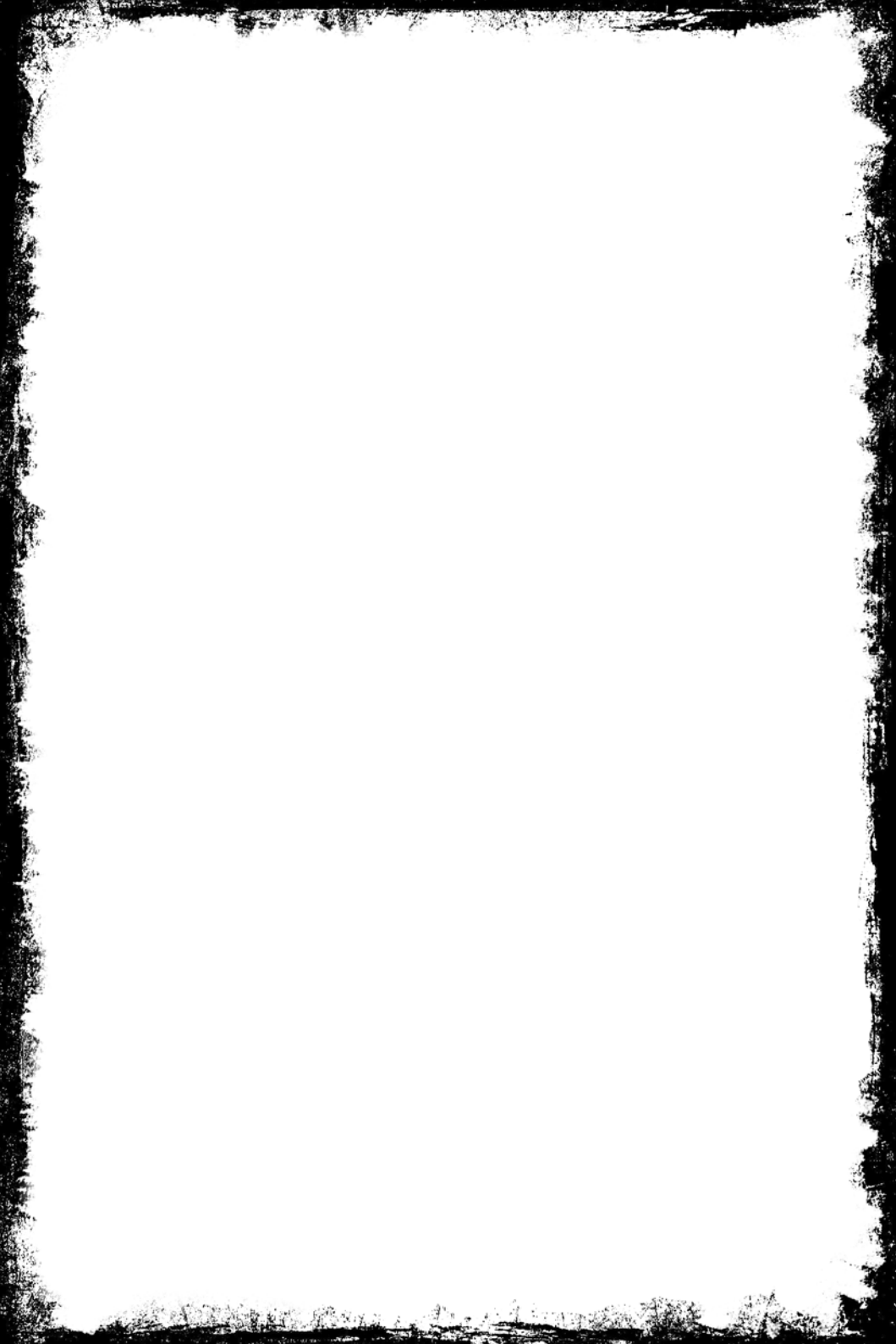


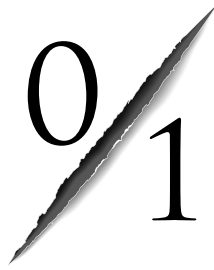


PARTIE

ÊTRE À LA
BONNE PLACE







*Treize années soufflèrent.
Cinquième jour du mois pleureur*

Comme chaque matin depuis sa nouvelle vie, Jaroslav s'arracha en sursaut à son sommeil. Des oripeaux de cauchemars s'accrochaient encore à sa conscience : griffes froides serrées sur son cou, souffle purulent sur son visage, et un rire, si long et insidieux qu'il résistait même à ses battements de cils désorientés.

Mais les rayons du soleil perçaient vaillamment à travers les rideaux épais et réchauffaient son visage jusqu'à son esprit assombri pour dissiper ces rêves malheureux de leur tiédeur.

« Je suis toujours là, chantait le soleil. Et toi aussi, petit Jaroslav. »

Un sourire réussit à éclore sur son visage encore crispé par la nuit. De fait, le plafond orné d'une immense tapisserie, représentant le dieu Eldan tonitruant, crinière en fils d'or et d'argent, yeux de saphir, lui rendait son regard avec diligence. Ses ailes blanches se déployaient de part et d'autre de la broderie bigarrée, comme si elles cherchaient à l'envelopper en dehors de sa dimension de tissu. Rien d'agressif dans cette volonté de l'artiste : juste la douceur coutumière du dieu au visage de lion. Jaroslav discernait même dans le bleu divin de ces yeux une forme de malice qu'il estimait destinée à lui seul ; il la contempla jalousement, jusqu'à ce que ses propres yeux le piquent.

« Tu es vivant, Prince, tu as survécu à la nuit noire. Je te félicite. »

— Je régnerai avec bienveillance et justice, fit Jaroslav, la langue pâteuse. Aujourd'hui, et comme tous les autres jours... Pour Eldan.

Tout en se frottant le visage, Jaroslav prit le temps d'apprécier la douceur de ses draps, si délicats, où le soleil se reflétait comme sur de l'eau pure. Longtemps, il n'avait connu que la rugosité d'une couverture rêche.

Une grosse bougie brûlait toujours sur sa commode. Elle résistait bravement, dispensant une lumière agréable quoique inutile dans la franche clarté du matin. En l'observant, Jaroslav se sentit apaisé. Il s'expliquait mal pourquoi il appréciait tant de voir cette flammèche flamber. Peut-être que cette chambre lui paraissait alors trop grande, et trop vide, lorsqu'il était arrivé au palais.

Avec une longue inspiration, Jaroslav émergea de son lit, s'étira et se dirigea vers sa penderie décorée de gueules de lions dorées. Il ouvrit le meuble certes magnifique mais bien trop imposant pour rechercher rapidement la tenue qui pourrait lui seoir le mieux. Rencontrer les conseillers, discuter avec sa cour, écouter sa mère Honorata. Il ne resterait pas beaucoup dans sa suite, ou à la niche, près des prêtres.

Quelque peu déçu par cette perspective, Jaroslav attrapa une tunique claire rehaussée d'un col doré. Elle se mariait bien avec ses cheveux blonds, et il aimait être le plus éclatant possible pour son peuple dévoué. Il essaya de se concentrer sur son reflet dans le miroir nacré.

Mais il n'y arriva pas, l'œil fixé sur son lit.

Certes, sa servante borderait son lit avec application, lissant parfaitement chaque pli des draps : il ne nourrissait aucun doute là-dessus, mais il détestait proprement l'interstice entre le sol et le bois du meuble. Sa mère se moquait de lui lorsqu'il en venait parfois, lors de leurs interminables soupers, à évoquer courageusement ses craintes. De son rire sonore, elle le renvoyait toujours à une dimension enfantine dont il peinait tant à s'extraire face à elle. Lubomir, lui, savait l'écouter. Cette pensée lui arracha un soupir de sanglot.

— Mon frère, chaque jour est dur sans toi. Je fais ce qu'il t'aurait semblé juste. Je crois.

Toutefois, Honorata, sa mère, malgré sa dureté, parlait avec une certaine sagesse : il ne devait pas craindre ce qui se cachait sous le lit. Rien ne s'y terrait. Les rêves de bras armés lui meurtrissant la chair, d'ongles s'enfonçant dans ses habits, pour le tirer, tirer... Non,

ces rêves n'étaient que des fantasmes soufflés par la nuit et le passé. Personne n'allait l'emmener. Cette histoire – *son passé* –, son oncle la lui racontait souvent le soir, autrefois, pour qu'il n'oublie pas.

« *Mais comment je pourrais oublier ça ? Un monstre a essayé de m'enlever et de me tuer. Il a essayé d'enlever le soleil à son royaume. C'est ce que mère répète sans cesse. Sans moi et le sang de ma lignée qui coule dans mes veines, Morz tomberait en ruine. Il a voulu détruire le royaume.* » Même ici, dans ce grand cocon de pierre aux murs si robustes, il sentait le contact des griffes du monstre sur sa chair. Une marque indélébile, un sillon creusé à travers les années jusqu'à son âme.

Soudain, un léger grattement se fit entendre à sa porte. Jaroslav sursauta, et se décala près de sa table de chevet, où il conservait précieusement un petit poignard. Le bruit continua, et son cœur se serra.

— Prince Jaroslav, êtes-vous réveillé ? Un des renards de votre mère gratte à la porte. Il semble impatient de vous voir.

Rouge de honte, Jaroslav se précipita vers l'entrée, tâchant de recomposer son visage, puis ouvrit la porte avec dignité. Le soldat de faction lui lança une œillade étrange. Il paraissait fatigué de sa garde, voire irrité. Un frôlement aux mollets surprit Jaroslav, et il avisa l'un des nombreux renards des neiges de sa mère sauter sur son lit. Le garde eut un petit rire, peut-être moqueur, avant de s'autoriser à refermer la porte de la chambre. Décidément, ce soldat n'était pas le plus fin de sa garde personnelle. Quel était son nom, déjà ? Jaroslav ne s'en souvenait guère. Son temps valait mieux qu'à mémoriser tous les visages rougeauds et barbus des soldats à ses ordres.

— Descends de mon lit, maudite créature !

Le renard, d'une couleur de domino très à la mode, jappa avec effronterie, avant de se rouler dans les draps. Impuissant, Jaroslav pesta. L'animal traînait partout, à fourrer son museau dans chaque recoin du palais. Sa mère ne paraissait indulgente qu'avec ces petits démons. Un tel acoquinement avec de vulgaires bêtes risquait d'attirer sur elle le mépris des prêtres, mais elle écartait les craintes de son fils d'un simple sourire. Finalement, le prince soupira ostensiblement, guère disposé à punir une faible créature, quand bien même elle le narguait ouvertement, et se dirigea de nouveau vers sa

coiffeuse. Sa royale apparition n'avait guère impressionné le garde, n'altérant en rien l'indifférence vitreuse dans ses yeux.

— Je vais remettre un peu de poudre.

Le renard l'observa à travers le miroir effectuer sa retouche. Cela effaçait ses cernes bleus et rapprochait sa peau de la couleur de la lumière. Et on voyait mieux ses yeux, ses grands yeux marron.

Satisfait, Jaroslav frôla du doigt la flamme de la bougie, avant de se glisser à l'extérieur.



Le renard ne suivit pas Jaroslav et son garde : disparu, sûrement à la recherche d'une autre victime à torturer avec son sourire sardonique.

Après le vestibule, ils rejoignirent un autre soldat, qui le salua d'un signe de tête déferent, ce qui le fit un peu se rengorger. Encore un couloir, encastré de frises en pierre à la gloire du comte Pelvia – son très lointain ancêtre –, et il arriva dans l'entrée de réception. Un parfum d'encens serpentait encore dans l'air, et le sol recouvert de tapis bariolés accueillit avec mollesse ses pieds. C'était assez différent de sa propre suite, beaucoup plus austère ; nue.

Les deux soldats se mirent aussitôt au garde-à-vous à la vue de Brayar, bien droit au milieu de la pièce, massif comme une armure faite homme. Dans le fond, Jaroslav jalousait le capitaine. Tout en lui inspirait le respect à ses ouailles : sa carrure impressionnante, ou encore la dignité de ses traits, accentuée par ses rides. Ses cheveux blancs parachevaient cette aura de sage-guerrier qu'il cultivait sans effort ; une aura que Jaroslav ne dégageait hélas que rarement. Le capitaine l'observa sans animosité ou condescendance et le salua d'une légère révérence. Jaroslav crut grandir de quelques centimètres.

— Votre Altesse a bien dormi ?

— À merveille, murmura-t-il, soucieux de garder secrets ses atermoiements.

Brayar sourit vaguement et parcourut de ses doigts burinés un petit carnet de cuir. Les ordres du jour. Ami et allié d'Honorata, le guerrier secondait le prince dans beaucoup de ses tâches, au point où ce dernier lui accordait la plus grande confiance. Peu dupe, Jaroslav reconnaissait humblement qu'en matière de politique surtout, son érudition restait encore à parfaire. Se tenir près de ce vieux géant lui rappelait qu'il lui fallait encore grandir pour revêtir parfaitement le costume royal.

— Vos conseillers vous attendent dans la salle de réunion, se contenta de marmonner Brayar, les yeux rivés sur son ouvrage.

Jaroslav retint une moue agacée. Il n'aimait pas beaucoup que l'antique salle, autrefois niche consacrée à la gloire d'Eldan, ne serve à présent qu'à alimenter les conflits entre les vieux serpents qui lui servaient de conseillers. Moins le prince passait du temps avec eux, mieux il se portait. Depuis combien de temps n'avaient-ils prié, ou même pensé à Eldan, sauf au moment de constater leur lente décrépitude ?

Toutefois, son sang royal, lumière liquide, lui procurait ascendance sur eux, et les conseillers ne pouvaient que lui obéir. Cet ordre des choses devait être respecté, malgré leur propre rang et leurs petites habitudes. Oui, aujourd'hui, Jaroslav saurait se montrer ferme et décidé. Leurs gloussements et leurs sourires en coin faneraient bien vite devant son intransigeance. Soucieux d'être aimable avec tous, Lubomir avait dû les écouter attentivement, quitte à s'épuiser. Pauvre Lubomir.

« *Tu étais le plus lumineux, le plus pur, songea Jaroslav avec douleur. Personne ne le comprenait, et tout le monde a voulu utiliser ta si grande bonté pour servir ses propres intérêts.* » Leurs rires et leurs discussions, le soir près des lueurs des chandelles, lorsque l'un terminait sa journée de régent et l'autre de possible successeur en devenir, lui manquaient. Dans ses souvenirs, Lubomir rayonnait doucement. Soufflé par un vent noir, il n'en restait plus que des cendres glacées que ses pensées essayaient désespérément de réchauffer. Au grand jamais il n'avait souhaité le remplacer sur le trône, ou dans le cœur de leur peuple, mais sa mère ne s'était pas trompée en ramenant Jaroslav au palais : la maladie avait emporté son bon frère d'une manière impitoyable.

— Prince Jaroslav ? Vous semblez soucieux.

— Non. Je vais bien. Je dois d'abord aller voir les prêtres.

Le raidissement soudain de la mâchoire de Brayar trahit sa désapprobation.

— Les conseillers n'apprécieront pas d'attendre. Pas plus que le royaume de Morz.

Jaroslav ressentit une pointe de frustration devant l'air agacé de Brayar. Les prêtres l'attendaient, bien naturellement, comme chaque matinée engendrée par Eldan. Il n'avait aucune raison de faire passer les conseillers avant eux. Jamais. Que Brayar ne le comprenne toujours pas le chagrinait.

Le chemin jusqu'à la niche privée du palais se passa sans encombre. L'herbe crissait sous ses pas et sentait encore la rosée du matin. Deux soldats rompus à l'exercice du silence l'accompagnaient sans beaucoup d'entrain. Sûrement ne remarquaient-ils pas les oiseaux blancs perchés sur les parois austères de la niche royale en approche, et encore moins les corbeaux dans le ciel. Jaroslav savait distinguer ce genre de détails ; chez son oncle, il excellait pour caillasser les oiseaux trop gourmands. Les soldats, eux, ne levaient jamais la tête. Trop concentrés sur le gobelet de liqueur d'algue qui les attendait dans une taverne miteuse.

Pénétrer dans le lieu fut comme un souffle apaisant sur son âme. Jaroslav n'arrivait pas à reproduire cette sereine atmosphère dans sa chambrée. Pourtant, il s'acharnait à enlever chaque élément superflu, pour célébrer la beauté simple de la roche. L'odeur de l'encens et des herbes brûlées agissaient comme un baume sur ses doutes, ses petites coupures internes. Dans la campagne où il avait grandi, la niche du village avait été le plus précieux des refuges. Le prêtre était un homme sage et très cultivé. Il encourageait la réflexion de tous ses élèves, même si parmi les autres garçons de son village, Jaroslav faisait surtout office de fleur au milieu des algues. Le prêtre propageait la flamme de la foi et de l'érudition ; que Jaroslav fût le seul à s'en saisir restait regrettable, mais par son sang, il était destiné à de grandes choses. Même si la main de son oncle lui apprenait également l'humilité, tout comme le fait de le mêler au petit peuple crasseux sur le sol en terre battue de la niche.

Sa rêverie s'interrompt lorsque le prêtre Kaspar se dirigea vers lui, abandonnant la contemplation d'une des statues d'Eldan ornant l'intérieur des lieux. Son air affable tranchait véritablement

avec celui crispé des soldats, et le corps de Jaroslav se détendit tout à fait. Depuis son arrivée ici, Kaspar était rapidement devenu l'une des personnes à laquelle il accordait la plus grande confiance. Moins pour sa naturelle sainteté que pour la valeur du sourire sincère qu'il lui avait offert lors de l'arrivée précipitée du prince au palais. Un ami, avant d'être un guide.

— Prince Jaroslav, c'est un grand plaisir de vous voir. Mais ne devriez-vous pas être avec les conseillers, à cette heure ? Le palais bruisse des funestes rumeurs de l'est.

— Peut-être. Mais je suis content d'être avec vous.

Ces échanges restaient purement formels ; sa venue était attendue chaque matin, et déjà, dans l'ombre des piliers massifs, les prêtres se faufilaient vers le salon. Jaroslav traîna un peu entre les colonnades, admirant les statues massives le cernant. Eldan emplissait de sa grandeur chaque coin de la niche : immense, minéral, imparfait sous la main des hommes mais tout de même inspirant. Plusieurs des statues le représentaient de manière classique, avec un soin particulier accordé à la légèreté de la crinière de marbre et au détail des mains ouvertes vers les fidèles, dont on pouvait distinguer les lignes des paumes. L'une en particulier penchait la tête d'un air bienveillant, invitant sans conteste les priants à leur propre pardon, et un oiseau acéphale se perchait sur ses larges épaules. Le prince ne se lassait pas de ces contemplations, certain que s'imprégner de la beauté de la pierre ciselait un peu plus son esprit pour le rapprocher du dieu. Dans les terres, les niches restaient trop pauvres pour se doter de statues aussi resplendissantes, et l'imagination devait colorer de vieilles statues de bois constellées de taches de moisissures. Son oncle y déposait à l'occasion des poissons encore humides.

Plus loin, les autres statues déployaient leur gravité, d'une tout autre nature. Loin de la campagne, où la simplicité était de mise, Jaroslav comprenait depuis peu la complexité d'Eldan, mais se trouvait encore un peu mal à l'aise lorsqu'il observait ses multiples représentations minérales. La plus troublante de toutes le toisait de haut, les yeux plissés en deux fentes noires, opaques. La gueule se parait aussi de sombre, mais celui du sang, étalé sur les canines exhibées. Il dégoulinait sur son torse en fines stries. Quelques gouttes constellaient même le sol immaculé. Jaroslav

songeait avec horreur aux petites langues roses des renards de sa mère lapant les larmes de sang. Figé, il respirait avec la bouche, pour ne pas sentir l'odeur. Difficile d'associer la couleur pourpre, trop brillante, à Eldan le blanc. Pourtant, les prêtres rouges célébraient particulièrement cet aspect du dieu, ou plutôt son entièreté. « *Le sang coule dans toutes les veines, il est aussi d'Eldan.* » Soit.

Mais il n'aimait pas la dernière statue, la plus petite, même s'il devait encore lever la tête pour croiser son regard. Daria, la Vorace. Statue en pierre sombre, sans éclat, bossue, les membres comme tordus par le vice qui saillait de son corps. Encore debout, mais déjà vaincue par Eldan et Bogdan.

« *Elle fait peur.* »

Soudain, Jaroslav sentit Kaspar se rapprocher de lui, avec douceur. Sa robe bruissait comme l'eau dans les rivières aux premières heures de la journée. Tout comme le pêcheur percevant les mouvements du poisson-chat, le prêtre lisait dans son trouble.

— La Grande Impie, murmura Jaroslav. Décidément, je ne comprends pas pourquoi vous gardez une statue d'elle ici.

— Il faut garder ses ennemis près de soi. Il serait malavisé de les oublier.

Malgré la sagesse du prêtre, Jaroslav ne pouvait s'empêcher de détester viscéralement cette créature difforme. « *Elle a essayé de garder l'étoile envoyée par Eldan pour elle toute seule. Elle a aussi trahi les humains, elle n'est rien.* » Pour un peu, Daria pourrait être une sorcière. Les ténèbres, traîtresses, venaient de partout, mais en particulier de leurs cœurs flétris.

En dépit de la sainteté du lieu, une tache obscurcissait son esprit ; plus grande encore que celle de Daria. Car Daria était morte voilà des siècles plus tôt. Daria avait été vaincue par Bogdan, le premier élu, dont il portait le sang lumineux. Noir, lui, était en vie. Ce nom hantait l'est de Morz, son enfance, et plus loin encore : son passé. Son père-roi, mort, n'avait su se concentrer sur cette menace jugée mineure, obsédé par les tensions autour des îles Blanches convoitées par Rocaille. Qu'importaient les blessures infligées à son peuple ; « *une saignée dans la chair permet au corps de se purifier* », crissait encore son père sur son lit de mort, et Lubomir avait frémi en lui rapportant les terribles paroles. Lui et son frère ne supportaient pas la simple pensée du sang, même celui des autres, alors

les manœuvres cruelles de Noir les terrifiaient. Apparu d'on ne savait où, et décidé à semer le chaos, il brûlait les niches, déversait ses terribles troupes sur les villages et leurs châteaux isolés. Les soldats rapportaient un être monstrueux, mais rare, car le Second tuait pour lui, sans pitié. Jaroslav s'imaginait un être plus grand, plus fort, mais également plus bestial. Fruste, juste bon à mordre, violer et suivre les ordres de son maître ténébreux. *« Il est peut-être pire, à bien y réfléchir, car cet être a sûrement été humain. »*

Noir devait mourir. Jaroslav régnait pour cela. Élu de la Lumière, comme chaque membre de sa lignée, il ne flancherait jamais. Les battements de son cœur se calmèrent, tandis que l'évidence de sa destinée répandait dans ses veines un flot de résolution.

— Je vous promets de tuer ce monstre. Je le jure sur mon règne.

Jaroslav se sentit fier d'énoncer cette promesse à haute voix. Kaspar lui tapota l'épaule avec une gentillesse toute paternelle, comme s'il lui signifiait qu'il ne doutait en rien de lui.

Soudain le bruit d'une porte grinçante ; le signe discret qu'on l'attendait. Prêtre et prince s'engouffrèrent sans se presser dans la salle ainsi ouverte.

Autour de la table d'un bois foncé, illuminée par les rayons d'un soleil tapageur à travers les vitraux blancs, les principaux prêtres de la capitale accueillirent leur souverain. Ils souriaient tous et se distinguaient des soldats par leurs traits détendus. Jaroslav reconnut aussitôt le prêtre de l'ordre rouge, aux formes géométriques d'un élégant pourpre savamment disposées sur sa tunique blanche. L'homme se permit de le saluer d'un petit signe de tête, que Jaroslav lui rendit. Les autres saints hommes ne dirent rien. Jaroslav ne voulait pas accentuer la rivalité entre les différentes factions, mais l'ordre rouge le fascinait, surtout à travers les discussions avec Kaspar. Leur point de vue sur les événements survenus après la Grande Fonte était dur, mais teinté de vérité : Eldan les mettait à l'épreuve en bouleversant leur monde, et lapait son dû dans le sang de ses fidèles, la chair de sa chair. Les survivants à la catastrophe se dressaient sur la nouvelle terre de Morz en tant qu'élus, en tant que véritables enfants d'Eldan. Le sang restait un aspect fort du dieu. Il avait donc naturellement coulé avec la Grande Fonte.

Un murmure s'éleva, harmonieux. Tout paraissait si simple auprès d'eux, dans la maison de la divinité. Jaroslav se sentait soulagé d'être compris, d'être soutenu. En dehors du temple, au sein du palais, les conseillers ergotaient, les courtisanes gloussaient, les servantes marmonnaient, les soldats éructaient, et sa mère le fixait en silence lorsqu'il revenait de la niche. Ils prièrent, naturellement, de longues minutes, pour donner à Jaroslav suffisamment de force pour affronter les vautours de sa cour.



La lumière de la salle, une ancienne niche royale, inondait la pièce d'une manière singulière ; elle avait dû faire son petit effet sur les fidèles du culte d'Eldan au temps où les superstitions aidaient à affronter la cruauté d'un quotidien chamboulé par la Grande Fonte. Elle s'enroulait autour de piliers d'un ivoire nacré, atteignant difficilement les plus hautes arches du plafond. D'immenses vitraux blancs et gris représentaient des esprits lumineux, oiseaux sans tête, félins ailés, autour du dieu léonin. Bel ouvrage. Guère au goût d'Asriel, ou de celui de son peuple, mais l'ambassadrice savait apprécier les belles choses. Contrairement au petit chaos feutré du conseil qui se déroulait sous ses yeux plissés. Elle ne doutait pas de pouvoir s'y lover, à la manière des serpents dont on prétendait les Tsaldrins être de lointains descendants, mais elle n'y trouverait aucun plaisir, et encore moins d'intérêt.

Asriel, en sa qualité d'ambassadrice de Tsaldriana, se trouvait parfois conviée à ces démonstrations de pouvoir. Mais celles de qui ? La voix du prince peinait à s'imposer au-dessus du brouhaha des discussions, menées par ses conseillers. Et sa composition ne l'aidait guère. Le garçon souffrait d'une pâleur excessive, presque fade, qui soulignait son aura évanescente. Son corps frêle se noyait dans le bois sombre de son siège. Même ses cheveux, qui tombaient sur son front comme le duvet d'un caneton, manquaient de caractère. Pourtant, selon les bruits de couloirs, le prince s'en

flattait, y trouvant un moyen de laisser entrer la lumière dans le palais. Il s'évertuait à n'autoriser que les plus blonds de ses sujets à exercer auprès de lui en tant que domestiques ; certains conseillers, opportunistes, blanchissaient leurs cheveux pour attirer l'œil du prince, toujours en quête de clarté. « *Un séjour à Tsaldrina lui ferait du bien, songea-t-elle avec nostalgie. Il aurait aussi l'occasion de voir de quelles bêtes tient véritablement Eldan. Quoique le dédain des Morziens envers toute figure animale me vaudrait le plus grand mépris.* » De fait, elle se garda bien de tout commentaire. En tant qu'étrangère, même de haut rang, elle devait redoubler de prudence, qui prenait sa source dans son silence. Asriel suivait le déroulement du conseil avec le détachement et la distance qu'on attendait, et appréciait, d'elle. On parlait de frontières, de doléances de seigneurs, d'impôts et de routes. Depuis le début, elle suivait mollement ces conversations, mille fois répétées. De ses années d'exercice dans ce royaume au nord de tout, rien ne changeait, sauf les visages des souverains : un de plus, après Gavril et Lubomir. Plus jeune. Plus influençable peut-être, mais assez sage pour rechercher les conseils de ses prêtres. Quoi qu'il en fût, les cris de Lubomir ne lui manquaient pas, pas plus que ses railleries sur la couleur sombre de sa peau. Et pas moins que la colère toujours prête à exploser de Gavril.

Un visage leur survivait : celui de la reine Honorata. Derrière le prince, sa silhouette sombre se dressait d'une manière presque menaçante. Cette ombre ne glissait jamais très loin de lui. Une main ourlée de pénombre toujours près de son épaule soulignée par le doré ridicule de ses tenues clinquantes. Elle portait le noir du deuil, celui pour son mari et son fils, mais gardait le luxe de présenter sa gorge nue et suscitait ainsi plus d'un balbutiement chez les conseillers, en particulier les plus jeunes. Ils apprendraient bien vite que non seulement elle ne succombait à aucun compliment, mais surtout qu'elle foudroyait quiconque tentait de la déloger de son piédestal de reine-veuve. D'autant que l'âge avait affûté un esprit déjà aiguisé. Asriel l'observa avec amitié, et l'œil de la reine se plissa légèrement à son encontre, même si sa bouche continuait de soutenir son fils, qui se perdait dans les arguments de ses conseillers. Voilà trop longtemps qu'Asriel la voyait se battre contre eux, toujours aussi tendue qu'au premier jour.

Sans avoir à bouger la tête, Asriel sentit le regard dégoulinant de dégoût de Blek sur elle, qui hurlait le mot vipère. Elle gardait son petit sourire tranquille. Ils désapprouvaient sa présence, trop féminine, trop étrangère, trop neutre politiquement, mais Blek restait le plus habile à la cacher. Ces vieux nobles croulaient sous les pierreries, les parures étincelantes, les bagues, de longues robes pourpres, rouges, blanches, ou dorées pour les plus téméraires. Elle se demandait comment ils n'étouffaient pas sous leur poids. Néanmoins ils affichaient sans honte leur opulence ; tapageuse, presque dérangeante. Concurrente ? Jaroslav n'en paraissait pas conscient, visiblement plus soucieux de nourrir sa richesse intérieure. En cet instant, il essayait surtout de contrer un argument particulièrement retors sur l'inutilité d'intervenir à la frontière.

Des richesses, ils en avaient, et ils avaient toujours essayé d'en arroser Asriel, avec plus ou moins de subtilité. En particulier ce méprisable Blek. Il cultivait une assez haute opinion de lui-même pour se croire au-dessus des croyances de ce royaume qui plaçait le sang royal au-dessus de tout, quand bien même tout en lui évoquait un crapaud engoncé dans une tunique rubiconde. En compagnie de son vieux compère Pavel, elle le vit tenter discrètement de l'éblouir à l'aide de l'une de ses bagues au motif léonin. Cela amusait peu Asriel. Elle s'épuisait déjà tant à rejeter les plus habiles tentatives de rapprochement ; de corruption, pour ainsi dire. Jamais elle ne s'abaîsserait à ça, par respect envers sa mission, et peut-être envers Honorata. Les siens, seigneurs marchands présents depuis des années dans ce royaume, ne s'embarrassaient guère de tels scrupules. Ils convoitaient d'anciens ossements, des cadavres que les Morziens avaient en horreur, et qui évoquaient leurs anciens dieux ophidiens. Ils jouaient leur propre jeu, trop sensibles aux arguments des conseillers qui leur promettaient un accès facilité contre des financements obscurs. Elle ne pouvait que les mettre en garde, en vain. À cette pensée, elle tapota avec agacement le bois de la table de ses longs doigts gantés. L'œillade acide de son voisin de table ne la fit même pas sourciller. Tout ce qu'elle pouvait faire dorénavant était d'attendre de se dérouler comme la vipère qu'on l'accusait d'être. Car elle poursuivait patiemment ses propres objectifs, loin du vacarme de cette cour qui se targuait d'être de lumière. L'or l'intéressait peu : elle se concentrait

sur certains secrets, certains silences, que sa curiosité morbide ne pouvait s'empêcher de fouiller. Ils enserraient les cadavres de Gavril et Lubomir, et il ne lui restait que peu de temps désormais. À ce rythme, le royaume ne tiendrait jamais, en dépit des efforts d'Honorata et des sourires timides du prince auprès de sa cour. Jaroslav aurait dû rester dans la province éloignée où sa mère l'avait envoyé après la tentative d'assassinat. Asriel l'imaginait si aisément, assis sous un arbre à réfléchir à la simplicité de son existence, loin d'ici, loin d'eux ; même d'elle. Hélas, en cet instant, toute la pitié qu'Asriel mettait dans son regard ne pouvait rien pour lui.



Honorata serrait à s'en blanchir les phalanges le dossier du trône de bois noir. Jaroslav souriait, sans pourtant se rendre compte que cette grimace s'étirait comme une fissure béante sur un visage bien trop lisible. Les conseillers pouvaient rire et continuer tranquillement leur manège. Surtout, Jaroslav devait cesser d'observer Asriel ainsi. Qu'est-ce qui le gênait le plus, dans le fond ? Sa peau sombre ? Les gants qui recouvraient intégralement ses mains ? Sa discrétion ? Depuis toujours, elle glissait comme une ombre brune, hantant durablement le palais, reliquat d'une époque où le grand-père du prince tentait de nouer des liens solides avec des puissances étrangères pour se préserver de Rocaille. Que son fils ne le comprenne toujours pas était un véritable désastre, malgré les multiples entrevues qu'il avait déjà eues avec elle. Il dévisageait avec méfiance son visage basané, ses longs cheveux bruns tressés, et avec un peu de mépris sa longue tunique verte. Ne pouvant s'empêcher de couler des regards vers elle, il n'arrivait plus à observer de front ses conseillers. Voilà pourquoi ils avaient accepté de bon cœur la présence de l'ambassadrice au conseil, en s'indignant d'une manière faussement exagérée dans un premier temps. La bienveillance du regard d'Asriel sur lui n'était en rien un baume, mais quelque chose de létal, comme du miel bouillant. Malgré tout

le respect qu'elle éprouvait pour elle, Honorata ne put s'empêcher de la détester, un instant.

Pourtant, cela avait bien commencé. Voir les prêtres avait tranquilisé Jaroslav, comme d'ordinaire, même si cela agaçait profondément Honorata. Le conseil avait au moins pu évoquer les points les plus urgents. Et puis, tout avait basculé, à dessein bien sûr, au moment où l'on s'était trop approché des terres des conseillers les plus influents. Elle voyait bien ce très cher Blek en train de retenir l'un de ses petits rires. Le prince vivait parmi eux depuis plus d'un an, et pourtant, il évitait toujours leurs regards avec la grâce d'un paysan.

« *Sans ton fils, tu n'es rien*, gloussaient les yeux de Blek. *Juste une veuve.* » Et Jaroslav lui-même ne savait pas être grand-chose sans son guerrier préféré, toujours prêt à intervenir à la moindre incartade. Honorata méprisait la violence, pour ce qu'elle produisait de salissant, mais admettait sans mal qu'elle provoquait un effet saisissant sur ces vieux êtres. Tomislav savait être un rempart essentiel, par son indéfectible loyauté. Hélas, il n'était pas là, sur les ordres de la reine, pour aller conjurer certaines rumeurs en personne. Blek allongea son sourire. Les débats commençaient à bien trop se rapprocher de son domaine, où il refusait la moindre intervention de la couronne.

— Dans le fond, nous débattons de choses bien futiles, susurra-t-il. Des ponts, des postes de garde... Mais qu'en est-il de la pire des menaces ? Noir ? Ou, qu'Eldan ait pitié de nous, du Second ?

Jaroslav parut se ratatiner dans son fauteuil, comme si cet être mi-humain mi-cauchemar venait de s'inviter en chair et en os dans la pièce. L'ombre noire chassa l'ombre brune d'Asriel en un instant. L'ambassadrice se contenta de hausser poliment un sourcil, tandis que les conseillers hululaient de crainte. Blek connaissait trop bien sa répulsion, et en même temps fascination, pour le Second de Noir. Malgré les efforts de sa mère, l'ingénu petit souverain serait désormais incapable de se concentrer sur les différents traités et transactions ; de quoi favoriser les intérêts de Blek. Honorata fit de son mieux pour ne pas fulminer. Comme tous ici, elle ignorait la véritable identité de Noir et restait donc incapable de définitivement conjurer cette ombre ridicule. Peut-être n'était-il pas humain, peut-être était-il un de ces N'dus terrifiants, juste un

peu plus intelligent... En y réfléchissant, Noir n'avait rien de différent d'un seigneur particulièrement belliqueux de l'est planqué dans son bastion de pierre. Il savait mettre l'art et la manière dans ses exactions. Ses hordes de N'dus, aussi horribles que déterminées, ne restaient pas étrangères à ses succès, tout comme son Second, pour lequel Honorata éprouvait un intérêt bien différent. Ils n'auraient dû être que des rumeurs, des détails, et pourtant leur présence empoisonnait la moindre discussion.

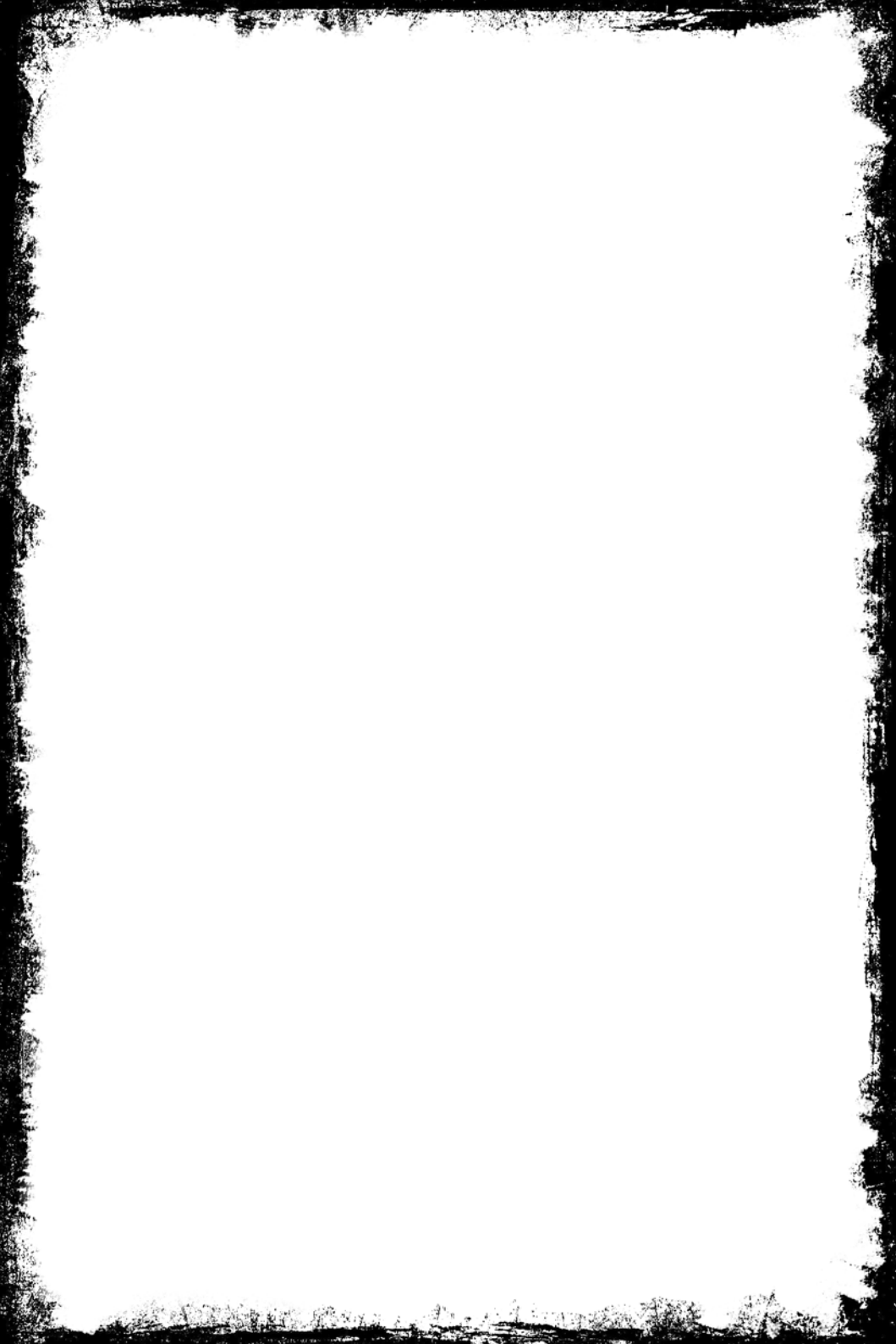
Ramener l'ombre de Noir sur le conseil enfonça le prince dans un discours passionné mais incohérent, agressif, que la reine accueillit avec un pincement amer de lèvres. Un spectacle visiblement au goût de Blek et de ses conseillers. Aucun n'arriva à répondre à l'angoisse du prince, lâches invocateurs d'une ombre qu'ils fuyaient par la suite. Car évidemment, aucun conseiller ici n'avait jamais rencontré le lieutenant de Noir ; et tous ne le désiraient que de manière plus que modérée.

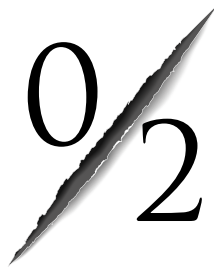
— N'ayez crainte, Jaroslav, coupa Brayar avec fermeté. Nous savons que vous faites de votre mieux. Concentrons-nous plutôt sur les récoltes. Tomislav veille...

Peine perdue. Le petit regard plein de pitié d'Asriel agit comme un pique dans les côtes d'Honorata. Les discussions continuèrent, futiles, tandis que Jaroslav se morfondait dans une humeur sombre. Dans un long brouhaha qui n'en finissait pas, la séance fut clôturée, le rapporteur s'empressant d'apposer son sceau guère plus avancé. Honorata ne put que fermer les yeux d'agacement suprême, pour noyer sa déception derrière ses paupières.

— Tout avance, petit à petit, murmura finalement Jaroslav en voyant les conseillers quitter la salle dans des murmures joyeux. Un jour, nous y arriverons, tous ensemble.

Sa voix n'était jamais parvenue à quitter ses accents étranglés, si bien qu'Honorata rêva presque de l'achever.





Sixième jour du mois pleureur

Tomislav se baladait d'un pas guilleret entre les étals du marché de Mart-Jour ; et nul doute que sa propre présence contribuait à égayer cette charmante cité fortifiée. Mêlant l'utile à l'agréable, il échappait de peu aux interminables concertations auxquelles se pliait son prince, cerné par ses conseillers cajoleurs. La lenteur des affaires politiques l'exaspérait plus que de raison, presque calibrée pour prolonger la misérable existence des vieux conseillers. S'il écoutait poliment, trouvant parfois quelque phrase juste ou éloquente, le champion ne désirait que rejoindre Brayar pour échafauder des plans afin d'enfin accrocher la tête de Noir sur les remparts de la ville. Penser à ce monstre excita son sang, et il lui brûla la langue de hurler sa haine.

« Maudit Noir, il paiera pour ses crimes. Sa mort sera le début d'une longue ère de paix telle qu'on en rêve depuis la Grande Fonte. »

Des tissus moirés, des vendeurs bedonnants, des chiens filant entre ses jambes, des renards des neiges faméliques, une petite mendiante au sourire édenté, des choux, des poissons-chats, des poteries bariolées, et des flûtes en bois ; Tomislav savourait le tourbillon dans lequel ses sens le plongeaient. Mart-Jour savait vraiment être une belle ville, pleine de saveurs et de gens délicieux. Ces mêmes gens le saluaient de temps à autre, reconnaissant l'éclat de sa chevelure blonde, sa cape brune ourlée d'or, et son épée dans son fourreau blanc. Malgré sa livrée, il aimait se rappeler d'où il venait : il répondait à leurs signes par un sourire ravi, qui arrachait des gloussements aux ménagères. Ah, si la paix pouvait l'éloigner

du front et laisser assez de place pour l'amour, il l'accueillerait de bon cœur !

Oui, les dames, ces pauvres créatures, Tomislav les protégerait du terrible Noir par la force de son poignet et de son affection sincère. Belles et dignes, elles restaient le véritable trésor du royaume, et savaient panser leurs plaies lorsque les braves revenaient du champ de bataille. Et la reine Honorata, malgré ses manières sèches, restait la plus grande des dames, qu'il respectait à son juste rang ; un chevalier ne pouvait oser songer la faire sienne. La distance qu'elle érigeait avec lui par la simple force de son regard sombre, lui procurait un frisson qu'il estimait légitime. La reine devait tant souffrir de la mort de son mari et de son fils aîné, mais elle souffrait dans un silence noble, tant opposé aux jacasseries de la cour, qui agaçaient tant Tomislav.

Ses pieds dévièrent légèrement du marché encore peu bon-dé, et se dirigèrent tranquillement vers une niche. Intimidé malgré lui, alors qu'il se savait assez dans les grâces divines pour toiser de front les nobliaux de la cour, Tomislav baissa un peu la tête. Un réflexe de son enfance, lorsque les prêtres le vrillaient de leurs yeux perçants pour lui défendre l'accès au lieu immaculé, lui aux pieds nus pataugeant dans la fange. Désormais, il se sentait trop sali pour pénétrer dans un lieu aussi sacré, non plus par la crasse, mais par le sang visqueux de ses ennemis. Les N'dus, ces monstres gris aux yeux immenses et contre nature, aux dents effilées impatientes de dévorer de pauvres soldats. Son esprit s'alourdissait des visions de champs de bataille, des cris des mourants, des cadavres aux entrailles puantes. Ses mains ne se joignaient plus que sur son épée. Mais jamais Tomislav ne regrettait de trancher dans la chair impure des ennemis de la couronne, du royaume et de la Lumière. S'il n'osait plus franchir le seuil de la niche, il défendrait ses portes avec fierté et loyauté. Celle-là même qui puisait dans l'indéfectible gratitude qu'il éprouvait pour le prince. Si Jaroslav était élu de la Lumière par son sang, Tomislav était élu par le prince en personne, guidé par la main d'Eldan. Certains l'accusaient de devoir cette faveur à la seule blondeur de ses cheveux, mais les mauvaises langues ne pouvaient ternir la bonté de l'acte du prince.

Après que sa maison et sa famille avaient été brûlées par un raid des troupes de Noir, une vingtaine d'années plus tôt, Tomislav

s'était engagé, enfant fantôme, dans la milice de la ville voisine. Il lui avait semblé se réveiller le jour où l'on annonça un grand tournoi dans le royaume pour désigner le champion du jeune prince Jaroslav, fraîchement revenu de son exil chez son oncle, pour le protéger des griffes acérées du seigneur Noir. Il s'en rappelait si bien ; aux prestations finales, le prince siégeait dans le public sur un trône de bois noir. Si jeune, et pourtant déjà si droit, si empli de cette lumière, entouré de velours et de pourpre, mais terriblement esseulé, blanc comme l'os. Dès lors, Tomislav ne s'était plus battu pour venger sa famille, pour torturer les âmes tordues qui avaient massacré les siens et tant d'autres. Il avait délaissé le gourdin, la masse, cette volonté d'écraser et de sentir les os craquer sous la puissance de sa paume, pour une épée, lame si fine. Il avait confié son sang bouillonnant au prince, pour le protéger envers et contre tout.

Certes, sa venue à Mart-Jour tenait plus d'une suggestion d'Honorata que de son maître légitime, mais tout ce qui servait les intérêts de la reine aidait également le prince. La présence du champion aux frontières rassurait le peuple, même si ici tout semblait rayonnant, et bien charmant.

De fait, une petite fille assise à l'entrée d'une maison entonnait une chanson de sa voix fluette. Ses cheveux bouclés et ses joues rondes témoignaient encore de son jeune âge, mais la profondeur de ses prunelles couleur de boue offrait un aperçu saisissant de la rude vie dans la ville-basse. Mendiait-elle, il l'ignorait, mais il se sentait attristé pour elle. Dans un élan de tendresse, il lui offrit une pièce d'argent.

— Ta journée est faite, ma petite, foi de champion !

Soudain, Tomislav remarqua non loin d'elle une ombre capée, aux traits masqués malgré la douceur du temps. Il sentait l'œil de l'énergumène braqué sur lui sous le tissu de sa capuche. Néanmoins, la silhouette ne fit aucun geste menaçant, et continua d'écouter la chanson de la petiote, sans un bruit. Tomislav se promit de rester vigilant ; il refusait de mourir ailleurs que sur le champ de bataille, la bannière du prince Jaroslav dans la main, des échardes plein les paumes.

Un peu plus loin, des vendeurs marchandaient de petites poupées de toile recouvertes de suie ; ils juraient, par Eldan, qu'en

les brûlant dans les niches, elles contrecarreraient la colère destructrice de Noir. Aussitôt, Tomislav fronça les sourcils et se dirigea vers eux d'un pas leste :

— Mes braves, puis-je savoir ce que vous vendez ?

— Ces effigies viennent des lointaines contrées tsaldrines, mon brave. Les brûler vous préservera du terrible seigneur Noir.

— Nous préserver, dis-tu ? Insinuerais-tu que ces poupées étrangères nous protègent contre la fureur de Noir ?

Soudain hésitant, le marchand hocha la tête. Son collègue lui donna, trop tard, un coup de coude pour désigner l'insigne de champion de Tomislav, qui n'en sourit pas pour autant.

— En l'honneur de qui sont brûlées ces poupées, marchand ?

— Certainement pas pour le terrible Noir, Seigneur Tomislav !

— Avec de telles prières, notre dieu Eldan ne vous protégera en rien de Noir, assena Tomislav d'une voix forte, et les étals mitoyens se turent assez vite. Quémander la protection de notre dieu au lieu de vous battre vous-mêmes pour faire triompher la Lumière est indigne. Et vous n'avez pas à brûler des effigies de couleur sombre... Ce genre de superstitions ridicules ne valent guère mieux que les sortilèges des sorcières.

Un tintement clair prolongea son sifflement. L'épée dénudée de Tomislav les dardait avec la même fureur que son regard. Leur impiété le sidérait, et le renvoyait à la mécréance crasse de ses propres jeunes années. Pour ce genre de crime, une main tranchée suffirait à apprendre la juste mesure entre appât du gain et foi véritable. Sa fidèle arme allait se ficher dans la main encore crispée autour d'une des idoles païennes, lorsqu'un autre éclat vint contrer le sien.

Surpris, Tomislav tourna à peine la tête. L'encapuchonné le défiait avec une lame longue, aussi épaisse que laide. Toutefois, ses appuis paraissaient excellents et sans faille. De sous le capuchon, le champion ne distinguait qu'un menton stoïque. Le nouveau venu resta silencieux, et sa main ne trembla pas.

Indifférent aux chuchotements les enveloppant, à la pâleur de la face des marchands, Tomislav se sentit troublé. Quelle audace de se mesurer à la meilleure lame du royaume ! Une audace qui pourrait coûter sa tête à l'inconnu, mais la curiosité prenait le pas sur une colère déjà tiédie.

— Tu n'as pas une mauvaise maîtrise, mon gars.

— Serait-ce donc une punition, ou un plaisir coupable, de couper cette main ?

Une voix sèche, assez claire ; Tomislav voulut arracher le capuchon pour vérifier la féminité du guerrier, mais il sentait curieusement que sa propre main y passerait. Ainsi, ces créatures existaient donc, orphelines sous les feux du seigneur ténébreux. Elles rejoignaient comme les mâles les milices de campagne, armées de plus de volonté que de force la plupart du temps. Tomislav s'emplit instantanément de pitié pour elle. *« N'a-t-elle connu la douceur d'un foyer aimant ? La retrouvera-t-elle seulement un jour ? La vie, seul, est si dangereuse. Tant d'obstacles, même dans ces rues, même cachée comme elle l'est... Le sait-elle seulement ? »*

— C'est pour réparer un affront à Eldan, expliqua-t-il simplement.

— Quand bien même un si petit crime mérite une main tranchée, est-ce bien à vous de procéder au jugement ? Ne faut-il pas laisser cette tâche au prince, ou aux prêtres des niches ? Pourquoi vous alourdir du poids de telles décisions ?

— Des paroles ne valent rien sans un nom, coupa-t-il, néanmoins dérouté par son discours.

— À quoi bon ? Je ne suis que de passage.

Tomislav fut piqué par ce refus mais n'insista pas, de peur de l'effrayer. Il ne sentait pas chez elle la réserve habituelle des femmes, ou la gêne, bien compréhensible, de parler à si illustre personnage : mais une émotion plus flottante, et piquante.

— Tu parles bien, concéda-t-il. Tu as raison, je me suis laissé emporter par la colère. Le nom de Noir ne cesse jamais de la provoquer.

— Je le comprends bien. Je nourris les mêmes sentiments. Et vous êtes notre bien-aimé champion. Ce sentiment est légitime.

Il devina son sourire caché. Les marchands poussèrent de gros soupirs de soulagement, et commencèrent à vite remballer leurs indignes affaires. L'épéiste eut toutefois un mouvement agacé, qui surprit Tomislav, et frappa la table d'un poing pâle, couvert de petites coupures.

— Attendez, fit-elle. Auriez-vous par hasard de la teinture noire ?

— Non, siffla le commerçant, les bras ballants. On fait pas ça.

— Dommage. Ce n'est vraiment pas mon jour.

Elle haussa les épaules, et, son épée rengainée, s'en alla sans attendre plus d'un pas rapide. Tomislav se laissa guider par un sentiment étrange, et se mit à la suivre. Elle attirait sa curiosité, bien plus que les chalands alentour, trop médiocres.

— Pourquoi une telle couleur ?

— Quoi ?

— Une teinture noire. C'est fort lugubre.

— Je suppose que des gens sont morts.

— Vous supposez ?

— Je travaille pour un seigneur de l'est, guère disposé à toujours m'informer de ses nobles desseins. Il paie bien, mais c'est toujours difficile de savoir à quoi pensent ces gens.

Tomislav se sentit irrité, mais également peiné par le manque de lucidité de cette pauvre femme. Tout le monde ne pouvait se targuer de la relation privilégiée qu'il tissait avec le plus noble de tous les seigneurs. « *Et elle, à quoi pense-t-elle ?* » Devant ses efforts pour distinguer son visage, il devina encore un sourire de sa part. Cachait-elle quelque difformité, pour dissimuler ainsi ses traits ? Sa voix ne souffrait pourtant d'aucune altération, et aucune bave ne coulait sur son menton. Par respect, il n'osa pas demander, même si l'envie le démangeait. D'un pas décidé, l'inconnue se dirigea dans les rues, et il dut forcer le pas pour la suivre ; la foule s'écartait devant leur étrange couple. Beaucoup de passants le saluaient avec chaleur, les enfants désignaient son insigne. Elle les écartait sans ménagement, n'hésitant pas à leur écraser les pieds.

Rapidement, ils gravirent le perron d'un dépôt de forge : une petite boutique prise en étau entre deux grandes baraques à colombages. L'intérieur manquait cruellement de lumière, et Tomislav goûta dans l'air un curieux mélange de poussière et de fer. Derrière son établi, le gérant, visage gras et yeux fouineurs, posa sur la femme un regard peu amène. « *On dirait que je suis le seul capable de déceler sa valeur* », se flatta Tomislav. Sans hésitation, elle désigna les épées exposées sur le comptoir.

— J'offre pas mes épées aux vagabonds, répliqua le marchand.

Avec un claquement de langue, elle se délesta alors de son capuchon. Un serpent tressé de cheveux blancs dégringola sur son

épaule. « *Couleur pas banale* », pensa seulement Tomislav, quelque peu ébahi. Plus âgée que sa voix ne le laissait paraître, bien plus que lui, presque comme la reine. Il se dit qu'il ne connaissait pas beaucoup de femmes de cette trempe, avec ce quelque chose de semblable entre les sourcils, cette sémillance dans les yeux. Ces derniers étaient aussi bruns chez la reine que bleus chez elle, mais se paraient du même reflet sombre, comme lorsqu'on observe le fond d'un lac, et qu'on songe avec froideur à la vie cachée en dessous. Il ne pensait même plus aux cheveux blancs, pourtant si étranges, d'un duveteux presque fragile. Plus cruelle, une cicatrice remontait de son menton à sa joue et défigurait sa beauté de fleur pâle.

— Encore moins aux idiots, ricana alors le marchand, peu ému par son apparence. Tu vas te couper.

— Allons bon, intervint le champion. Donne-lui ses armes, mon brave. Elle a une quête à accomplir.

Elle posa un œil surpris sur Tomislav. Il ne fut pas sûr d'y déceler de la gratitude, mais il se nourrit quand même du regard méfiant qu'elle daigna lui accorder. Avisant son insigne, le marchand se contenta d'un grognement et amena avec fracas les armes demandées : quatre épées de taille, deux lots de flèches, et deux poignards. Des armes sans prestige, qu'elle emmaillota aussitôt pour son voyage, supposa Tomislav.

— Vous avez un sacré arsenal, fit-il en revenant vers le marchand, occupé à griffonner sur un cahier parcheminé. N'êtes-vous pas inquiété par Noir ?

— Faut bien vivre. Et puis, champion, vous avez bien réussi à les repousser près de Vol-Ville. On s'inquiète pas trop, par ici.

Ainsi, le peuple n'ignorait en rien leurs efforts. Tomislav se sentit rasséréiné par ces paroles. Finalement, la femme jeta une grosse poignée de pièces sur le comptoir. Monnaie de Rocaille avec des arbres stylisés, pièces cuivrées de Tsaldriana, et visage de Gavril surmonté d'épées ; une belle collection hétéroclite. Peu surprenant, vu qu'il s'agissait d'une mercenaire.

D'un froncement de sourcils, ramassant son dû, le marchand chassa le champion et l'inconnue. Ils retournèrent à la relative clarté de la rue, chassant un chien famélique qui traînait par là. La femme esquissait un sourire satisfait, presque rêveur ; la sentant sur le départ, Tomislav décida de retenir encore un peu son attention.

— Je suppose que vous achetez toutes ces armes pour votre seigneur ?

— Entre autres tâches, oui. Mais il ne demande pas que des choses aussi tristes.

— Tristes, mais hélas indispensables de nos jours. N'est-il pas trop importuné par Noir ?

— Il s'en sort plutôt bien. Noir est de toute façon une chose bien ridicule.

La tranquillité de son ton lui hérissa le poil.

— Ne pensez pas ainsi, s'offusqua-t-il. C'est une abomination, tout comme ses troupes. La garnison expose un cadavre de N'du en ce moment. Vous verriez la tête de ces monstres... C'est la laideur incarnée. Je crains ce qu'ils pourraient vous faire subir, si par malheur vous deviez tomber entre leurs griffes.

De fait, la cicatrice sur sa mâchoire brillait avec plus d'intensité encore aux yeux de Tomislav. Imaginer son visage couturé de cruelles griffures lui serra le cœur de tristesse. Mais elle n'en paraissait pas consciente, continuant de porter son expression stoïque comme un masque.

— Je suppose que vous en avez déjà affronté, de ces monstres ? répliqua-t-elle d'une voix égale.

— Et mon cœur ne sera en paix qu'au moment où le dernier rendra son souffle.

La femme resta silencieuse. Oh, pourrait-elle comprendre l'horreur de croiser leurs regards, leurs gueules sardoniques, prêtes à déchiqueter tout ce qui oserait passer sous leur museau ? À ces pensées, il chérit son épée, la valeur de son poignet, et peut-être même ses terribles jeunes années, qui l'avaient forgé malgré lui dans une matière lui semblait-il plus dure que le métal, plus froide encore. Elle, l'inconnue aux cheveux blancs, avait senti sa colère contre les marchands. Sans conteste, elle en connaissait les affres.

— Votre lame est belle et votre main agile, s'entendit-il dire. Vous devriez vous joindre à notre lutte.

— Une offre alléchante. Mais je ne pense pas être capable de m'engager dans un combat aussi noble que celui contre les ténèbres les plus putrides.

« *Ainsi même une femme aux yeux si perçants peut être aveuglée par l'égoïsme.* » Avant qu'il ne puisse seulement lui signifier la

profondeur de sa propre déception, et de son fourvoiement à elle, elle le gratifia d'un sourire en forme d'adieu.

— De grâce, s'étrangla-t-il, donnez-moi au moins un nom, que je puisse dire au prince que certains de ses sujets s'émeuvent encore de ce que la justice doit être.

— Agnieszka, mon brave. Mais, qui sait, peut-être nous reverrons-nous. Cela ne me semble pas impossible, par les temps qui courent.

Sur ce, elle resserra ses paquetages contre elle et commença à s'éloigner, bousculant de l'épaule les passants rendus curieux par leur étrange échange. Guère de manières chez cette femme. Pourtant, Tomislav éprouvait un trouble lancinant en observant sa chevelure illuminée par les rayons du soleil. Une telle couleur approchait de la perfection : le prince Jaroslav apprécierait de la compter parmi ses gens ; peut-être pas en tant que guerrière, mais sûrement comme suivante. La pugnacité de cette Agnieszka lui redonnerait du cœur à l'ouvrage. D'un pas distrait, il s'avança à sa suite.

Un léger sifflement s'échappa soudain de ses lèvres tandis qu'elle continuait de fendre la foule. Des cris s'élevèrent autour d'eux. Tomislav n'eut que le temps de s'arrêter devant la bête noire, mugissante, qui se dirigeait d'un trot soutenu vers Agnieszka. Une monture aussi bien dressée forçait l'admiration, mais aussi le malaise. Ses pattes produisaient un martèlement lourd, sa fourrure une odeur musquée ; hébété, Tomislav se figea. Tout en elle, ses cornes, ses yeux ronds comme des billes de nuit, ses sabots claquants, lui inspirait des visions ténébreuses.

« *Une chose pareille ne devrait pas supporter la lumière du soleil* », balbutia son esprit.

Et pourtant, Agnieszka sauta sur son dos. Cette femme partit en trombe, et avec elle un morceau de Tomislav.

Furieux de son léger mouvement de peur, le champion foudroya de l'œil les marques dans la poussière, puis contempla, impavide, une mèche de cheveu blanc lovée dans une empreinte bovine.



Agnieszka se collait à sa monture, enivrée par le parfum tiède de la fourrure. Bor piétinait le sol avec fureur, décidée à s'échapper de la ville. Elles dépassèrent les dernières maisons des bas quartiers, des bicoques grossièrement blanchies à la chaux, et la garnison encore peu organisée. Ses longs cheveux pâles mêlés au vent, elle observa les paysans interpellés par l'incongruité de cette cavalière. Le blé dans lequel ils gardaient le nez garantissait-il leur ignorance, et les éloignait-il des rumeurs pestilentielles de la ville ? Leurs terres brûleraient les premières, mais ils en seraient les derniers informés. Amusée malgré elle, elle leur adressa un signe de la main, qu'ils déclinèrent avec dédain.

Voilà leurs affaires en ville terminées, et Agnieszka repensa au champion avec une pointe d'amusement. Le croiser ne figurait pas vraiment dans ses projets. Eldan lui-même avait-il engendré cette rencontre ? Le dieu avait toujours été bien peu inspiré la concernant. L'apparition de la silhouette étincelante du champion au coin de la rue avait quelque chose de hasardeux, et d'irrésistible ; presque une invitation. Si Tomislav dégageait une beauté certaine, il suintait surtout la suffisance propre à beaucoup d'hommes. Son verbiage, ses manières et sa livrée immaculée ne détournaient pas l'attention de l'odeur du sang qui s'accrochait à sa peau comme une fine pellicule. Agnieszka n'ignorait en rien sa supposée valeur, le prestige de son titre, et l'aura de sa présence sur le champ de bataille. Que faisait-il si loin de Lym, et du prince Jaroslav ? L'approcher subtilement avait demandé du doigté, surtout pour qu'il ne la frôle pas en retour dans cette danse mortelle. Si Svetlana avait été là, elle aurait proposé de lui planter un poignard dans le crâne avant de s'enfuir en riant.

Errer dans cette ville, qui ressemblait tant aux autres, c'était errer dans ses propres souvenirs ; un cimetière dont elle tirait une nostalgie qui l'alimentait parfois, lorsque le doute la saisissait.

Agnieszka aimait revivre les balades avec Svetlana. Marcher sur le même sol, les mêmes chemins, mais certainement pas la même poussière, c'était redonner un peu de corps à leur amitié. Svetlana détestait quitter les grottes, et pourtant elle restait la première à réclamer une épée pour aller se battre.

« Une belle épée, pas les armes que j'ai achetées. Pas une épée de mercenaire, mais de guerrière. Hélas, la beauté d'une arme ne protège en rien de la mort, cela ne s'est pas passé comme cela d'ailleurs », songea Agnieszka avec tristesse. À Mart-Jour, Svetlana se serait vite attiré des ennuis ; cela finissait toujours par arriver, et le bruit de mâchoires cassées aurait collé à leurs pas.

« Elle me manque. »

Néanmoins, en ville, même si elle n'aimait guère se l'avouer, Agnieszka marchait aussi pour s'aérer l'esprit, hors des grottes humides, même si elle n'y rencontrait qu'une forme de pourriture bien connue. Il fallait de longues bottes pour éviter les rats qui dévisageaient la guerrière et sa monture depuis les recoins de la rue. Les chiens avançaient avec leur langue craquelée et leurs côtes saillantes. Les poissons-chats, encore vivants pour certains, se crispaient sur les étals et charriaient leur odeur écœurante, avant de se faire chiper par des renards des neiges affamés. Rien ne changeait, malgré les années.

Sous la fourrure de Bor où ses doigts se glissaient avec familiarité, Agnieszka percevait la pulsation du cœur de sa monture. Le sien battait le même rythme des plaines. Courir ici lui rappelait sa détermination, tranquille, la justesse de la conquête de Noir. Dégustée par la vue des plaines défigurées, des arbres noirs et tordus comme des entrailles sanglantes exhumées de terre, des collines caillouteuses où rien ne poussait, elle laissa le vide de son esprit ouvrir son horizon : le véritable blanc reprendrait ses droits sur ces terres scarifiées. Cette vague intérieure remplissait les crevasses, balayait la rocaille, soufflait cette herbe craquée, mortifiée. Pas le blanc du soleil, mais le blanc des ténèbres, de la lune, de la nuit ; le blanc originel qui ne se laissait dompter par personne, qui donnait et prenait la vie dans sa froideur intrinsèque.

Soudain, Bor se mit à ralentir. Agnieszka connaissait trop la vache des montagnes pour ne pas s'inquiéter : elle tira son épée, et observa les environs.

Au loin, à moins que ce ne fût un mirage soufflé par sa cervelle pleine d'antiques rêves, un chat des neiges les guettait, immobile. La petite créature paraissait encore digne, malgré son poil plus gris que blanc. Il ne bougeait pas d'une moustache, dans l'expectative.

Emplie d'une mélancolie qui ne lui appartenait pas vraiment, Agnieszka l'observa longtemps, avant de se tourner vers Bor, au destin si tragiquement semblable à son frère des neiges. *« Voici un signe de bon augure pour le reste de la journée, essaya-t-elle de se convaincre. Peut-être pour l'avenir. Mais même les signes de bonne fortune ne peuvent rien pour la volonté de Noir. »*

L'animal s'en alla alors de son pas feutré, furtif, s'éclipsant des plaines où il régnait autrefois discrètement. En s'approchant de l'endroit d'où le petit félin les observait alors, elle aperçut une carcasse de corbeau, pas encore tout à fait sèche, véritable festin pour une cohorte de fourmis. Ne résistant pas à l'envie d'arracher à cet arrogant petit être ce repas qui servirait peut-être ses intérêts auprès de son maître, elle s'empara du cadavre.

— Allez ma belle, nous devons rentrer avant que Noir ne s'impatiente. Son inquiétude nous vaut toujours des ennuis.

Elle talonna la bête, et rêva du souffle glacé dans son dos. Ce cauchemar blanc tambourinait aux frontières de son esprit et l'enserrait d'un espoir douloureux. Pour le seigneur Noir, elle ramènerait la neige dans le royaume maudit de Morz.